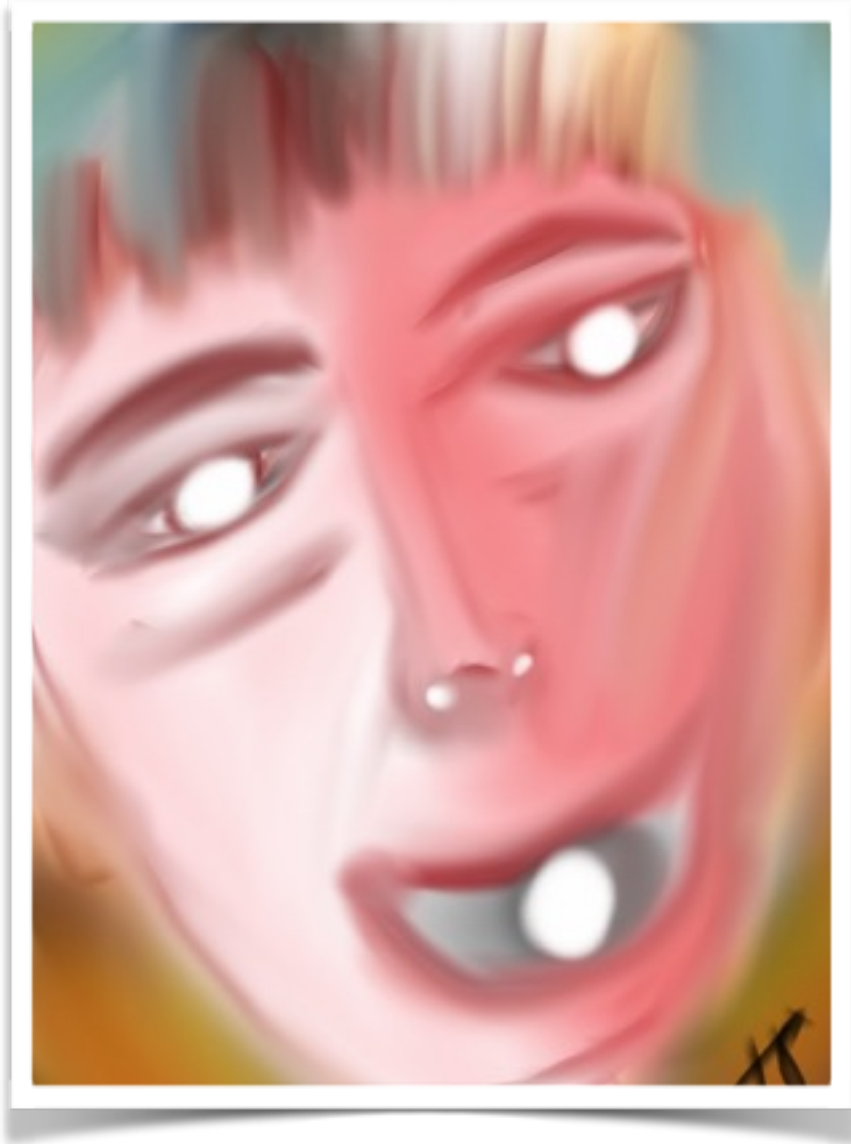


Thierry Piras

- Acheminement à l'acte du penser

" Voilement et dévoilement, actes du visage "



Novembre 2015

Thierry Piras - Psychanalyste

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.

Toute reproduction interdite sans l'accord de l'auteur.

www.enpasseanalytique.com

Jadis le poète nous invitait à nous perdre dans le regard de l'autre, vénérable porte d'accès à l'âme. N'entendons-nous pas dire aussi que les yeux parlent la vérité et que le visage transporte son contemplateur vers la connaissance de ce qu'est l'autre? Tout comme l'ensemble de ces moindres gestes qui seraient censés nous fournir une quasi-lecture parfaite de sa structure comportementale. Au pays des rêves, le regard et le visage sont les mirlitons d'une fête aux désirs les plus fous. Désirs ou plus précisément volonté de maîtriser ce qui justement fait échappement à toute possession. Le dire de visage nous mène sur les rives de l'absence. Et pourtant, qu'il soit souriant, triste, ténébreux ou bien encore déchiré par la colère ou la douleur, le visage semble faire expression de ce qui agite et anime l'individu qui se cache derrière. Le visage comme masque permanent à une réalité intangible, il donne le change, celui d'un marché de dupe, d'un semblant en place d'une parole essentielle absente, celle du « est »(1). Et pourtant le visage fait face à face de l'autre, autant qu'il fait face à une relative appropriation d'une extériorisation du moi. Quand se dessinent sur la face d'un individu les traits de certaines manifestations d'affects, c'est tout autant le baromètre d'une lecture à l'autre qui se dessine dans les interstices de cette mise en scène. Car si je souris, ou si je fronce les sourcils de colère ou de surprise, c'est bien que je me situe comme être au monde, manifestant ainsi la matérialisation de l'altérité effective? Celle-ci d'ailleurs double, sur le plan de la monstration et sur celui de l'absence du langage. Les autoportraits et les plus modernes «selfies» nous mèneront à saisir ce qui se joue aussi sur la place d'une parole reconstruite, comme peut se définir l'expérience analytique. Comment ne pas aussi retrouver les instants infantiles, où le ternaire du téton, du visage, du regard de la mère, laisse place à la parole et au manque? Le visage nous mène-t-il à la compréhension du dévoilement par l'identification de l'acte du voilement qui se construit sur la face multiple d'un sujet qui ne conjugue que l'absent?

L'auto-portrait est en quelque sorte l'ancêtre du trop moderne selfie, qui place l'auteur au centre d'une controverse du moi. À savoir, se montrer ou se cacher, justement derrière cette mise en scène de soi-même. L'autoportrait trace une incorporation cannibalique du regard de l'autre. Il tente « d'aspirer » l'autre par l'acte du regarder. Il ne se donne pas à être vu comme objet de présentation d'un sujet qui s'offre de lui-même. L'autoportrait ne construit pas que le tableau de la présentation de ce qu'il semble poser, mais offre le miroir à un autre qui devra se voir dans cette image offerte. Et ce, si à l'inverse d'un miroir classique, il ne reflète pas l'image d'un soi autre, mais dans ce cas présent, il traduit la

mise en oeuvre du processus de projection. De ce regard sur l'autre qui en dit sur soi, même si et surtout cela n'est pas conscient. Regarder un autoportrait marque bien en apparence et en transparence, la lecture d'un autre soi qui se donne à être vu. C'est tout autant l'interpellation du regardant, sur ces représentations et ses projections qui se mettent en oeuvre. L'artiste se dresse à lui et à l'autre, pour que justement cet autre puisse en prendre considération de ce qu'est justement l'autre. Car l'autoportrait est d'abord un portrait, mais un portrait avec des enjeux très particuliers, puisque : « Ce portrait est le portrait d'un autre. Le peintre peint un peintre ; « Je se peins », comme un modèle qui pose à lui-même. Le portrait reste portrait d'un autre, portrait parmi les portraits »(2). Mais de quel autre s'agit-il ? Que peint le peintre en peignant son autoportrait ? Lui-même ? C'est trop simple. Lui-même se regardant ? Mais le regard qu'il porte sur lui-même, que peut-il être, sinon le regard de la mère ? Lui-même regardé par sa mère. Ce double réel fait renvoi à ce qui n'est pas, du moins dans la première vision. Ainsi, le tableau portrait de tel artiste peut nous en dire bien davantage que ce qu'il pourrait dire à seulement s'exposer.

Le tableau fait peinture de la relation de l'artiste à lui-même et à son histoire, tout comme il fait «à lire» de ce que serait la lecture du spectateur. Est-il touché? Est-il plus particulièrement attiré par un aspect du tableau, qui n'est que résonance à ce qu'il est? Serait-il indifférent à une création artistique, que cette dite indifférence signerait sa lecture de l'implication, de la réaction ou de réactivité vers un autre, vers ce qui trame en fait l'idée de mêmeté et d'altérité? Je te regarde toi, l'autre du tableau, car je ne vois pas l'artiste, mais seulement la composition ou recomposition de ce qu'il semble être à lui-même. En te regardant, je vois ton semblant et en faisant acte d'analyse je pourrais accéder à ce qui en est justement de la reconstruction de l'autre à soi. Je regarde le tableau, mais je ne vois pas l'artiste, même si la création picturale s'assemble le plus possible à une figuration de la réalité. Elle n'est en fait que la transfiguration du réel de l'artiste, de ce qui veut ou peut se donner à lui, dans l'offrande à l'autre. Où l'autre est à la fois, cet autre que lui, que l'autre en lui, ce territoire de l'absence, du manque. Quand je regarde un tableau d'un autoportrait, je devrais m'inviter à la lecture de ce qui fonde mon regard ; dans un au-delà du voir, pour un au-delà du savoir de soi. Sans le talent de l'artiste peintre, les selfies font aussi semblant d'une monstration à l'autre. Cette photo qui se compose du sujet et d'un plus, traduit le manque à être pour la substitution non à un être-pas, mais à un être de l'autre. Les selfies, au-delà de leur semblant de présentation d'un soi comme personne importante, car mise en scène d'un monument ou de la personnalité soi-disant importante, traduisent l'impossible retour à un moi non comparable sans cet autre qui fait exister. La

personne qui se photographie avec quelqu'un ou quelque chose, qu'elle considère comme pouvant masquer sa propre limite à l'existant essentiel, mène lecture au manque. D'un manque à l'être, d'un trop à la toute-puissance de l'autre. Les selfies, certainement plus, car généralisés, instaurent une véritable institutionnalisation d'une dépossession du moi. Il semble s'agir aussi d'une traverse à la mêmeté, en ce sens où le moi et l'autre qui me fait exister sur la photo, ne semble plus faire qu'un, dans une indifférenciation de désir. Le « je suis » avec cet autre qui me fait comme personnage central d'une représentation de l'importance sociale, tend à masquer une nature déjà fragile du moi, au profit d'une confusion mystificatrice. L'autre avec moi, c'est mon moi ; j'existe, car je me fais exister par ce montage du semblant. D'un semblant qui peu à peu prend l'apparence d'un réel aux yeux du mystifié. Ce visage d'un moi, en manque de cet autre à le faire vivre, livre la promesse d'un voilement et d'un dévoilement.

Le visage exige ou devrait exiger une réponse de ma part. De quels éléments je me fonde pour parler et même penser de ce visage que je regarde parce que je le vois? Le tableau de Munch « le Cri » en est un exemple, je vois ce visage à la bouche ouverte sur un fond d'indifférence, et je parle de ce qui ne peut s'exprimer. Ne serait-ce pas l'autoportrait de l'impossible à dire, du manque à l'être? Dans le cas du « Cri », la bouche ouverte sur un cri très certainement faisant absence, ne peut livrer au regardant que l'interpellation d'un dévoilement, celui de la solitude et du rejet. Le visage serait-il énigmatique, de cette énigme à l'« ἀλήθεια » (Alètheia), à ce dévoilement du voilement? Alors regarder un visage, le sien ou celui d'un autre, ne serait en fait que regarder ce qui tracerait la marge entre l'altérité et la mêmeté. Mais que penser de ces expressions passer dans le commun du discours : « il a la tête de l'emploi »; « il a le visage de la honte » ; « son visage exprime la peur, la méfiance ou bien encore la bonté » ; « elle porte le masque de la grosseur sur le visage »? Le visage serait-il le miroir d'une intériorité qui dresserait la scène d'une monstration à l'autre? Et ce, pour que cet autre puisse y lire ses propres représentations et projections. Le dire de quelque chose sur le visage ne présente pas les affres d'une réalité, mais un réel du disant. Le visage ne dessine pas la colère par exemple, mais il est chosifié comme tel pour cet autre qui le contemple au travers de ses filtres existentiels. Alors le visage fait dévoilement de ces voilements que sont les mécaniques psychiques du regardant quant à son positionnement moi-toi. Dans le rapport à la beauté, à l'esthétique, ce sont les éléments d'une éthique du dévoilement qu'il convient de lire, pour ne pas en rester à la surface d'une modélisation normative. Le « elle est belle » ou le « il est beau », qui s'adresse tant à une personne qu'à un objet matériel, ne s'accroche pas à la somme des constituants de ce qui serait valeur objective, mais bien à

cette autre somme, qui est celle de valeurs sociétales. Ainsi, ce visage ou ce corps n'est pas beau en soi, mais il porte le beau comme voilement de la façon dont le regardant se positionne quant aux référents, les siens et surtout ceux de l'autre. Mais en parlant du beau de l'autre, ne parle-t-il pas en fait de ce qui fait absence pour lui ; comme le dire anciens de parents sur son apparence, sur sa place au sein de cet espace familial? L'enfant, en bouche du téton maternel pose regard dans les yeux de sa mère, instaurant ainsi le ternaire, bouche, téton, visage. Il ne le sait pas encore, mais il tète tout autant de l'autre que du lait. Ensuite le langage, s'il prend place, dans le champ du désir, du sein physique, le visage de la mère, pour ce qu'il fut, demeure inscrit comme voilement et dévoilement du manque. Voilement, en ce sens que le dit visage maternel peut le marquer à ce seul souvenir conscient du nourrissage. Dévoilement, car ce sein, parce qu'il fut abandonné et remplacé par le langage, est inscrit dans un devenir à l'acte du penser du manque, de l'absence. Combien de séances, lors de l'expérience analytique tournent-elles autour de cette image d'un sein toujours présent au travers, des recherches de pouvoir, de puissance, de notoriété, de reconnaissance, etc.? Quand l'analysant parle de ses relations au travail, à la sécurité, à sa place face à son épouse ou époux, face aux enfants, et même face à son analyste, il ne sait pas encore qu'il parle sans le dire de ce voilement du dévoilement à venir qu'est la confrontation au manque. Le paradis perdu, non du sein maternel, mais de la possession du désir maternel, anime nombre de résistances rencontrées lors du travail analytique.

L'oubli de séances, la difficulté à la ritualisation de la libre association peuvent traduire cette confrontation à une «ἀλήθεια». Le dévoilement résiste, et ce d'autant plus que l'analyste ne s'y tend pas comme l'arc bandé du héraut d'une joute à l'inconscient. Et pourtant, ce qu'il est advenu de lui ou d'elle, en endossant le dire du désir de l'autre, ce n'est, et ce n'est pas rien, que l'acte du dévoilement et la rencontre avec le voilement. L'attention est portée, non plus uniquement sur le ou les contenus du retour du refoulé, mais sur les modes opératoires que le psychisme de ces analysants produisent, contre leur gré, pour en faire de l'insaisissable. À côté du discours de jouissance, par delà le discours ou le non-discours du désir, c'est le voilement à l'être dont il fait question ; sans jamais d'ailleurs la poser à l'analysant. L'analysant, comme enfant du sein, comme adolescent du langage, comme ignorant du s'avoir, lui offre toutes les raisons justes et suffisantes pour qu'ils perdent (3) le fil conducteur de ces deux mamelles, voilement et dévoilement. Certains pourront se réfugier derrière le rejet de l'ontologie, au nom d'un imaginaire du dogme psychanalytique, et de ce qui ne serait pas, du moins par le mot énoncé dans les Pères fondateurs. Je ne peux que nous inviter à relire les transcriptions

des séminaires de Lacan et le Poème de Parménide; et puis rien - et ce sera beaucoup. Le travail avec le divan ou fauteuil tourné ne signe-t-il pas le cadre à une rencontre au dévoilement du visage par l'absence du face à face? L'absence du visage de l'autre fait très certainement processus à une maïeutique du dévoilement. Comme je ne peux te voir, il ne me reste qu'à regarder ce qui n'est pas du « est ». Et disons-le, il faudra bien du temps, pour que le temps de ceci s'inscrive en place du semblant.

-
- 1 - Voir Parménide - le Poème
 - 2 - (Pascal Bonafoux, 1984)
 - 3 - Analysant et analyste